

HUANG Beijia

COMMENT  
J'AI APPRIVOISÉ  
MA MÈRE

Roman traduit du chinois  
par Li Hong et Gilles Moraton



*Éditions  
Philippe Picquier*

# 1

## *Maman sort de la photo*

Il pleut souvent sur cette petite ville de Chine, située en bord de mer.

C'est surtout en mai que l'atmosphère est humide ; il y a toujours sur les balcons une couche de moisissures sales qui suintent et brillent désagréablement. Les champignons des moisissures et les plantes grimpantes, comme le lierre, aiment beaucoup ce temps. En un jour ou deux, les champignons blancs peuvent gonfler de façon étonnante et se développer rapidement jusqu'à atteindre la taille d'un ongle. La croissance du lierre est elle aussi inimaginable, la pointe de ses tiges rampantes peut franchir, en moyenne, une brique rouge par heure. Si on les repère le matin au bord de la fenêtre du deuxième étage, on peut être sûr que le soir les gens du troisième verront ces formes vertes leur jeter des regards furtifs.

Dans le moindre recoin d'auvent, sur chaque feuille, chaque réverbère, l'humidité se condense. A force de souillure et de pollution, la respiration de la ville est devenue trouble comme un verre dépoli. Les armatures d'acier et de bois, indestructibles à l'origine, pourrissent lentement dans cette atmosphère

épaisse, elles deviennent vulnérables ; leur vie, commencée dans l'éclat, va finir dans le dépérissement.

Du matin au soir, les gens marchent dans une ville comme ça : les cheveux collent aux crânes, les vêtements avachis collent aux corps ; ils ont à la main des porte-documents pour le travail, des cartables pour l'école ou des paniers pour les courses. Ils n'ont jamais l'air de se plaindre, jamais, parce que la vie est comme ça, ils ne peuvent pas – et ne doivent pas non plus – lui en demander trop.

La ville est humide comme une bruine.

La ville est languissante et fatiguée.

Il y a pourtant des jours où les nuages se dispersent et où le soleil apparaît.

Quand le soleil déchire une petite bouche dans les nuages gris et lourds, et jette en souriant un œil attentif sur la ville, le monde semble s'éveiller comme par magie, il devient brillant, léger, vivant ; les choses paraissent pleines de vitalité, épanouies comme des fleurs. Alors, toutes les façades de la ville se mettent à luire, comme recouvertes d'une couche d'émail.

Les gouttes d'eau, plic ploc, tombent en roulant entre les branches des platanes. Les vitres des voitures reflètent le ciel bleu, les nuages blancs et le spectacle de la rue, dont la foule nombreuse, animée et joyeuse s'offre comme un tableau mouvementé du paysage de la ville. Les papillons multicolores sèchent rapidement leurs ailes, survolent la rue, se rassemblent sur les branches de

passiflore ou d'amandier, sur les parterres de fleurs, ils dansent et jouent, comme enivrés. Les oiseaux se précipitent entre les branches des arbres sans cesser de piailler, ils veulent à tout prix prendre part à la grande fête des papillons. Mais les papillons, c'est normal, se plaignent du bruit des oiseaux, ils prennent des airs supérieurs et s'envolent, rapides et légers, dans une nuée en forme d'arc-en-ciel.

Tout est tellement animé.

Tellement joyeux.

Tellement vivant et frais.

Par bonheur, les funérailles de papa ont eu lieu ce jour où les nuages se sont écartés et où le soleil est apparu. Et donc les gens sont venus, vêtus de sombre. La famille, les amis, des camarades portant des fleurs ; ils n'avaient pas l'air aussi tristes qu'on aurait pu le croire. Tous portaient épinglée au bras une fleur de soie blanche, une fleur très belle et brillante aux pétales fins et translucides comme des ailes de cigale ; elle semblait avoir le parfum des fleurs fraîches.

— Ils arrivent ?

— Oui oui, ils arrivent.

— Quel malheur !

— Tu l'as dit. On ne peut pas imaginer un accident pareil. C'est le petit qui est le plus à plaindre.

Quelques paroles murmurées et puis ils se sont séparés pour regagner leur place.

Le soleil était partout, il brillait sur la terre brune et ocre de la tombe récemment creusée ; la terre se

couvrait d'une coloration rouge et or de plus en plus belle.

Il se dégageait une bonne odeur humide de la terre, cette odeur a attiré quelques serpents qui ont tout d'abord voulu enfouir leur corps dans cette terre.

Mais au lieu de cela, ils se sont dirigés par inadvertance vers l'urne funéraire – qui, elle, répandait une odeur de peinture à l'huile – dont la masse les a empêchés de progresser. Etonnés, ils ont levé la tête, se balançant pour essayer de voir ce qui se trouvait devant eux. Ils ne pouvaient pas comprendre que dans cette boîte dure, il y avait un corps d'homme, le corps entier d'un homme de quarante ans. Il y avait aussi tous ses sourires, tous ses chagrins, tout son amour pour son fils et toutes les choses entreprises qu'il n'avait pas eu le temps de terminer.

Les serpents se sont blottis dans un coin sans bouger, têtes contre têtes, comme s'ils se parlaient à l'oreille pour trouver une solution.

Didi était debout au milieu d'un groupe, abrité par les autres sans trop avoir à se cacher. Il se sentait bien. Ne voulait plus voir l'urne. Pauvre papa, qui avait deux têtes de plus que lui, c'est sûr qu'il ne devait pas être très à l'aise couché dans cette boîte. Mais Didi ne pouvait pas l'aider. Quand son père était là, il lui demandait toujours de faire des choses par lui-même, mais là, vraiment, il n'y avait rien à faire pour lui.

L'accident était arrivé si brusquement que pendant quelques jours Didi n'avait pu y croire.

Il se souvenait juste du paysage dans le crépuscule, ce jour-là : le ciel était violet et vert, et vers l'ouest il prenait des teintes rougeoyantes et jaune d'or. Le soleil avait embrasé les arbres toute la journée en libérant la bonne odeur de ses rayons. Les oiseaux avaient pris leurs aises dans le ciel en cherchant avec application un abri pour la nuit. Très tôt des marchands de rue s'étaient installés et avaient commencé à vendre de la nourriture pour le soir : vermicelles et sauté de bœuf brûlant, gros raviolis juteux et fins encore sur le réchaud, brochettes d'agneau rôties au cumin, tofu blanc comme neige nappé d'huile de piment...

La ville était plongée dans le crépuscule chaud, elle était calme comme un sourire.

C'est à ce moment que le père de Didi était venu le chercher à l'école de la rue Hailing ; en passant aux halles, il avait acheté un petit coq à crête rouge. Le père l'avait mis à l'arrière du vélo, il pédalait tranquillement en parlant un peu trop à son fils assis à l'avant. Est-ce qu'il préférerait le coq à la vapeur ou sauté ?

Didi avait répondu en fronçant les sourcils :

— Papa, tu m'énerves.

Tous les parents énervent leurs enfants – peut-être en fait se parlent-ils à eux-mêmes sans prêter attention à ce que répondent leurs enfants.

Didi avait persisté dans son attitude de ne pas répondre aux questions sans intérêt. C'était un enfant naturellement peu bavard. Il était assis sur le porte-bagages avant du vélo et bénéficiait ainsi d'un large champ de vision ; quand il a aperçu une

chauve-souris planer dans le ciel, il s'est demandé combien de temps il lui faudrait pour finir ses devoirs ce jour-là.

Didi, de même que les gens autour de lui, n'avait pas eu conscience du danger, tout était arrivé en un clin d'œil. Une Santana, loin d'être neuve, avait foncé sur les gens à une vitesse folle, largement au-dessus de la limite autorisée. Le moteur hurlait, rhan, rhan, la voiture était comme secouée de spasmes en produisant ces bruits terribles, pareille aux monstres que l'on voit dans les films. Elle avait roulé sur les corps et les têtes des gens, clac, clac, clac, trois morts deux blessés en un rien de temps.

Didi n'avait même pas vu le visage de son père au milieu des flaques de sang : en un instant il avait été saisi par ses grandes mains et projeté au loin d'un coup sec. Il était tombé sur une femme qui vendait des cerises sur le trottoir, tous deux avaient roulé au sol en perdant connaissance.

C'est la dernière émotion que Didi a ressentie avec son père, la chaleur de ses mains contre ses côtes. Depuis ce moment la sensation est restée dans son corps, c'est parfois agréable, comme s'il était enveloppé d'une bouillotte, mais parfois il ressent une douleur lancinante, comme une brûlure provoquée par des braises.

Quand la douleur devient trop forte, il est angoissé parce qu'il ne peut pas en parler, il a trop honte. Et puis personne ne le croirait. Il se sent dans ces moments plus malheureux que le petit loup du zoo : lui, s'il était blessé par une flèche, il pourrait crier sa douleur tout de suite à tout le monde. Mais

Didi ne le peut pas. S'il en parlait, les gens penseraient qu'il a reçu un choc à la tête, chacun voudrait toucher son front, examiner ses yeux, et on lui demanderait d'un air bizarre si tout allait bien.

Pendant les funérailles, Didi s'est donc caché dans un groupe sans rien dire. A travers les jambes des gens devant lui, il regardait les serpents bruns saisis de surprise balancer la tête et la queue. C'est aussi à ce moment que lui est venue cette idée que son père ne devait pas être très à l'aise pour dormir dans cette petite boîte sombre, il en a été désolé pour lui, d'autant qu'il ne pouvait pas du tout lui venir en aide.

La grand-mère paternelle de Didi, qui a la maladie d'Alzheimer, avait déjà sommeil dans son fauteuil roulant, sous le soleil. Son pauvre cerveau s'était atrophié, réduit à la taille d'une guêpe, elle n'a pas du tout compris ce qui arrivait. Elle était vêtue d'un chemisier noir et gris à larges manches acheté pour la circonstance par la tante de Didi chez un grossiste. La tante de Didi lui avait caché les yeux et passé le chemisier de force.

— Je ne veux pas de noir, je veux des couleurs, avait marmonné la grand-mère. Et elle s'était débattue pour essayer d'enlever le chemisier.

La tante avait maintenu les mains de la grand-mère.

— Juste un petit moment en noir, après il y aura des couleurs, allez, sois sage.

Avant, la grand-mère s'habillait toujours de rouge, un rouge lourd comme une brique. Elle



aurait préféré aller toute nue plutôt que d'accepter de porter une autre couleur. Il est possible, avait expliqué la tante, qu'elle considère cette couleur comme une maison dans laquelle elle se sent bien, cachée à l'intérieur.

La grand-mère s'était aussi débattue quand l'oncle de Didi l'avait mise dans son fauteuil roulant.

— Je ne veux pas sortir, je ne veux pas, avait-elle pleurniché en tordant son corps comme une gamine capricieuse.

Elle ne savait plus ce qu'était la mort, même en tant que mère, il était inutile de le lui expliquer. Elle était au cimetière mais elle ne savait pas que c'était pour les funérailles de son fils.

La grand-mère portait à un doigt une bague de jade ; elle dormait, sa main plissée comme un chiffon calmement posée sur ses genoux, et le soleil dansait sur la pierre précieuse verte. Le reflet vert s'est même posé sur le bout de son nez et elle semblait porter là une boucle à la manière des Indiennes, l'effet était très drôle. Mais la grand-mère restait impassible, tête baissée, endormie comme un bébé.

Didi se souvenait très bien que son père avait acheté cette bague dans une bijouterie du centre-ville pour les soixante-dix ans de la grand-mère. La tante de Didi avait alors froncé le nez en disant :

— Tu sais bien qu'elle est malade, même si tu lui achetais une perle, elle penserait que c'est un caillou.

Mais le père de Didi n'avait pas prêté attention à ces paroles, il avait lavé les mains de la grand-mère

avec de l'eau bien chaude, les avait enduites de crème, puis il lui avait doucement passé la bague à l'annulaire en levant la main pour la lui montrer. Didi se souvenait qu'à ce moment la grand-mère avait souri. C'était peut-être à cause d'une déman-gaison sous le bras, ou pour toute autre raison, mais elle avait quand même souri.

— Un pois, avait-elle dit.

Dans sa tête elle ne savait plus ce qu'était le jade mais elle se souvenait des pois, c'était bizarre. Ce jour-là, environ un mois avant l'accident, le père de Didi avait eu comme le pressentiment de l'accident, il avait voulu laisser un souvenir à sa mère.

L'épouse de l'oncle de Didi était parmi les plus actives dans l'organisation des funérailles. Dans ses chaussures de toile noire et blanche, elle trottaient sur le chemin du cimetière, tenant parfois la main de l'un, s'occupant de tel autre, ses boucles d'oreilles en or paraissaient vouloir s'envoler. Le sourire qu'elle affichait pouvait laisser croire qu'elle était heureuse.

Et c'est vrai qu'elle devait être heureuse. Le père de Didi était mort, Didi avait dix ans, il allait partir avec sa mère Mei, et c'était elle, la tante, qui aurait à gérer la maison et sans aucun doute tout le reste. Quand tout le monde a été rassemblé devant le portrait du défunt, elle a annoncé que « le fils aîné n'étant plus là, il fallait s'occuper de leur vieille mère et que ce n'était pas là un travail facile. Alors, même s'il y avait la maison pour compenser, en fait, rien ne pouvait compenser la souffrance, n'est-ce

pas ? » Elle a tourné la tête vers son mari pour chercher du soutien.

L'oncle de Didi était assis à côté, en train de fumer. Il est resté bouche close. Il n'aimait pas ce que sa femme venait de dire mais il n'a pas osé la contredire en public. Il avait toujours peur de sa femme, peur de ses caquètements, de ses éclats de rire sans retenue, peur que son index long et fin vienne lui marteler la tête. Depuis le début, c'est-à-dire depuis dix ans, il avait peur d'elle, sans doute en aurait-il encore peur jusqu'à la fin.

Pendant les funérailles, ses sentiments étaient donc très différents de ceux de sa femme : sa femme était heureuse, il était triste. La tristesse d'un frère, une tristesse qui le rongait d'angoisse.

Au début, Didi ne s'appelait pas « Didi », officiellement son nom était Zhao An Di. Son père, de même que ses tantes et ses oncles, l'appelait An Bao Er depuis son enfance.

La veille des funérailles, sa mère est descendue du train pour rejoindre cette maison. C'était la première fois qu'elle entendait ce nom d'An Bao Er, elle a demandé en fronçant les sourcils :

— Qui est An Bao Er ?

Quand elle a su que ce surnom avait été donné par le père de Didi, elle a pincé les lèvres ; peut-être a-t-elle voulu dire quelque chose mais finalement elle n'en a rien fait pour ménager l'amour-propre des membres de la famille.

Peu après elle a attiré Didi à l'écart en lui parlant d'un ton solennel :

— Ce nom d'An Bao Er ne te va pas, c'est ridicule, tes camarades vont se moquer de toi, il faut le changer, d'accord ?

Didi était tendu, il avait perdu la faculté de décider par lui-même, il ne pouvait que hocher la tête.

Mei a réfléchi : quel nom pourrait-on lui donner ? Zhao An Di, ça fait un peu trop sérieux. Titi ? Pas très agréable à entendre, Titi, Titi, on dirait un klaxon de voiture, non ? Elle a levé la tête d'un air pensif puis a soupiré :

— C'est très ennuyeux. Bon, on va faire comme ça, je t'appelle Didi. « Didi » ça veut dire garçon, c'est simple et pas gênant.

Mais Didi, lui, se sentait gêné. On ne change pas en si peu de temps un nom utilisé par tous dans la famille. Quelques jours plus tard il entendait toujours un nom inconnu – Didi, partout. Il avait tout à coup le sentiment d'être le garçon de tout le monde ; il n'était plus le petit garçon de sa grand-mère, ni le fils de Mei, ni le neveu de sa tante, ni le cousin de sa cousine, il était Didi et il avait honte de ce nom.

Quand il serait grand, même marié, même avec des cheveux blancs, il ne pourrait pas changer ce drôle de nom. Toute sa vie il serait le Didi de tout le monde. Comment sa mère n'a-t-elle pas pensé à ça ? Elle lui a collé ce nom beaucoup trop vite, de façon irresponsable. Comme si on réparait un tabouret au pied cassé avec une branche et un clou au lieu de l'emporter chez le menuisier – voilà, c'est fait, on peut applaudir.

Didi a alors décidé de protester. Ce garçon peu bavard a refusé de se nourrir pour montrer qu'il n'aimait pas ce nom.

Personne dans la famille ne savait ce qui se passait, ils étaient tous catastrophés, lui demandaient si tout allait bien. Mais Didi gardait bouche close, ne disait rien, pas même un mot.

Finalement c'est Mei qui est allée le voir en poussant doucement vers lui un bol de riz avec un peu d'accompagnement. La défense de Didi s'est aussitôt écroulée, il a complètement craqué. Il a discrètement regardé le visage de Mei et soudain il a eu très faim, comme jamais de sa vie il n'avait eu faim. Il a gardé la tête basse en avalant son bol de riz comme un goinfre et puis il est allé le laver.

Refuser de manger pour protester, ça ne marchait pas. En plus, personne ne savait qu'il faisait ça à cause de son nom. La tante de Didi a chuchoté à son frère :

— Ce pauvre petit, il a peur d'elle.

Ce « elle », bien sûr, c'était Mei.

En fait, très tôt Didi avait eu connaissance de l'existence de Mei, vers les cinq ou six ans – il n'était pas encore entré à l'école. Ce jour-là, il venait de manger de gros raviolis pour le petit déjeuner et, les mains pleines de gras, il avait trouvé une photo de Mei. Cette photo avait été cachée par son père dans une boîte rouge sombre, sous des cassettes et des notices dans le meuble de télévision. Didi tenait la photo dans ses mains, il était tout fier d'avoir trouvé un truc nouveau à la maison, mais

son père avait fondu sur lui comme un aigle sur sa proie : « An Bao Er ! » Son père criait, fou de rage : « Tes mains, regarde tes mains ! »

Etonné, Didi avait levé la tête en montrant ses mains.

Son père avait insisté : « La graisse, la graisse ! »

Didi avait enfin compris qu'il risquait de salir cette jolie photo.

Deux ans plus tard, alors qu'il était entré à l'école, il avait compris que la belle dame de la photo était sa mère. Didi avait accepté cette vérité calmement, pensant que ce qu'on appelle « la mère » était en fait une photo cachée dans une boîte – il pouvait aussi l'accrocher au mur pour la regarder. Il avait commencé à considérer les mères de ses camarades, à bien observer leurs visages, leurs vêtements, leurs coiffures, fier de constater qu'elles n'étaient pas aussi belles ni aussi jeunes que la sienne. Elles n'avaient pas non plus son sourire mystérieux et leurs lèvres ne s'ouvraient pas comme des fleurs.

La veille des funérailles, la tante de Didi lui a donné des vêtements propres en lui demandant de se changer, puis elle lui a dit en lui prenant les mains :

— Allons, An Bao Er, il faut aller à la gare chercher ta mère.

Didi, tout étonné, n'a pas réagi à cette phrase très simple.

Aller à la gare.

Chercher ma mère.

Qui est ma mère ?

Pourquoi faut-il aller la chercher ?

Didi s'est finalement résigné à aller à la gare avec sa tante. Mei était là : elle était sortie de la photo.

Ce moment a semblé étrange à Didi. Elle était comme une vedette de la télévision qui tout à coup serait descendue du poste, il la regardait parler, marcher et sourire, vivante devant lui. Il avait du mal à s'adapter à ce changement, il était tendu, inquiet, son regard évitait Mei, il s'attachait au contraire à observer les autres passagers qui le frôlaient, leurs visages fatigués, leurs cheveux ébouriffés ; il y avait aussi le bruit des roulettes des valises sur le sol de ciment, les parents qui serraient avec force la main de leur progéniture, redoutant un enlèvement par un de ces voleurs d'enfants, il y avait enfin l'odeur qui émanait du train, l'odeur d'un air lointain et inconnu, aussi inconnu que cette belle « maman » en chair et en os sous ses yeux.

La tante de Didi lui répétait à voix basse :

— Dis-lui « maman », dis-lui.

Didi avait la gorge sèche, il ne parvenait pas à prononcer un seul mot.

— Dis-le-lui, c'est ta mère !

La tante secouait la main de Didi. Pour qu'elle ne le touche plus, il a caché ses mains derrière son dos.

La tante trépignait en pensant que ce garçon n'était pas aguerri, le fer de son caractère n'avait pas été assez trempé pour devenir de l'acier ; elle s'en est plainte auprès de Mei :

— Je ne comprends pas pourquoi il ne veut pas parler.

Mei a répondu d'un ton indifférent :

— Laisse tomber.

La tante a pincé le bras de Didi en se tournant et lui a donné une petite tape sur la tête. La main de sa tante était grande et épaisse mais il a reçu cette tape comme une caresse. Malheureusement, la tante ne pouvait pas le garder chez elle, son mari n'était pas d'accord. Son mari était mesquin, borné, et du matin au soir il ne pensait qu'à une chose : est-ce qu'aujourd'hui je me suis fait avoir ? La tante avait donc annoncé à Didi qu'il ne pourrait pas rester chez eux, il serait traité comme un voleur par son mari.

Sans plus dire un mot, tous trois ont quitté la gare et sont rentrés à la maison. C'était la maison de son père mais il n'y avait plus personne, elle était en désordre, comme abandonnée, depuis les quelques jours que son père n'était plus là.

Mei marchait devant, Didi derrière, et la tante allait entre les deux, entre une mère et un fils étrangers l'un à l'autre. Mei était vêtue d'un imperméable court et beige, des bas de soie couvraient ses jambes dodues et elle portait aux pieds des chaussures couleur café, très souples, qui ne produisaient aucun bruit désagréable lorsqu'elle marchait sur le sol de ciment.

La tante de Didi l'a trouvé ce jour-là un peu nigaud. Elle s'est inquiétée en pensant que Mei aurait une première impression négative de lui, elle a donc essayé de rattraper le coup. A la sortie de la



gare, elle a attendu Didi, l'a saisi par un bras en lui disant à voix basse :

— Allons, tu dois porter la valise de ta mère.

Didi s'est soudain retrouvé figé comme un clou planté dans le sol, ses pieds ne pouvaient plus bouger.

Sa tante l'a menacé :

— Tu as déjà dix ans, essaye de comprendre.

Didi a esquissé un demi-tour.

— D'accord, d'accord, je n'insiste pas, a laissé tomber la tante.

Le « clou » était arraché, les pieds pouvaient recommencer à se mouvoir – des pieds qui, par ailleurs, portaient des chaussures bleues plus tout à fait neuves de pointure trente-cinq avec, au-dessus, des chevilles si fines qu'elles ne pouvaient retenir les chaussettes ; et les chaussettes retombaient sur les chaussures comme des oreilles de lapin. Mais Didi avançait encore lentement et lourdement.

Dans un soupir, la tante a lâché pour elle-même : « Deux adversaires ! »

Didi a levé les yeux et regardé à la dérobée le dos de Mei tandis qu'elle marchait, il a regardé l'imperméable se balancer dans le vent au niveau des genoux, il a pensé avec gêne à ce mot – maman.

Les serpents du cimetière ont procédé à un échange de vues quant à la tactique à adopter : éviter le grand mur de bois et chercher d'urgence une autre direction pour aller de l'avant.

Ensuite ils ont essayé à toute vitesse de se mettre en formation de radar, pivotant sur eux-mêmes,

toutes antennes déployées pour choisir le meilleur chemin entre celui de droite et celui de gauche.

La solution pour eux aurait été de faire demi-tour, mais pourquoi donc n'y pensaient-ils pas ? Peut-être parce qu'ils n'avaient pas de cou pour tourner la tête et qu'ils ne voyaient que devant eux. Pauvres bêtes qui n'arrivaient pas à trouver leur chemin, quelle honte devant tant de monde ! Il fallait aller à leur secours.

Sans trop réfléchir, Didi est entré en force dans le groupe de gens devant lui. D'abord il a planté un pied entre deux adultes. A l'odeur de tabac de ces deux personnes, il a reconnu deux camarades de son père, oncle Liu et oncle Yang. Ensuite, il a ramené l'autre pied en contractant son ventre et en se baissant pour se glisser dans l'intervalle. Il a senti oncle Liu bouger le bras avec impatience, prêt à s'énerver, mais il s'est calmé en constatant qu'il s'agissait de Didi. Didi a profité de l'occasion pour passer devant lui, il a encore fait un pas et s'est tenu là, debout, en avant.

Quelque chose de doux et ferme à la fois a touché son épaule. En même temps il a senti un parfum d'orange envahir ses narines, un doux parfum d'orange fraîchement coupée dont l'odeur vous reste sur les doigts. Il n'a pu retenir un éternuement. Un éternuement vraiment très fort, si fort que le mari de sa tante s'est retourné en lui faisant les gros yeux. Didi lui aussi s'est senti coupable, ce n'était pas le moment d'éternuer. Inconsciemment, son corps s'est contracté.

A ce moment, il a compris que c'était le coude de sa mère qui avait touché son épaule. Didi a

furtivement regardé ce coude, qui, même habillé de beige, était une partie du corps de sa mère. Sans savoir pourquoi, il a soudainement été nerveux. En même temps il était heureux que le parfum d'orange vienne de sa mère et seulement d'elle. Si ce parfum avait émané d'une autre femme, de sa tante par exemple, ou de l'épouse revêche de son oncle, Didi aurait continué d'éternuer jusqu'à suffoquer et mourir.

Il a alors remarqué que les bras de sa mère tremblaient légèrement. S'il n'avait pas été aussi proche d'elle, il ne s'en serait pas rendu compte. En fait il n'y avait pas que les bras, son corps tout entier tremblotait, produisant de petits bruits de frottement contre le tissu, comme en ferait un rat infatigable furetant dans un tas de vieux papiers.

Didi a commencé à se sentir nerveux en pensant qu'elle était peut-être malade. Il a d'ailleurs remarqué que sa mère était isolée pendant ces funérailles : elle était venue seule et avait refusé de dormir à la maison de son père, préférant aller à l'hôtel. Elle a déposé sur la tombe un bouquet de chrysanthèmes jaune d'or et puis elle est restée à l'écart sur le bord d'une allée. Personne n'aurait pu lire l'expression de son visage. Tristesse ? Sympathie ? Indifférence ? Tout cela et rien à la fois. Mais Didi a fini par trouver une explication à ses tremblements : quand on ne raconte rien à personne, quand on cache ses peines de cœur, elles finissent par devenir comme des vers qui circulent sous la peau, provoquant une telle douleur que le corps tout entier en tremble.

Didi ne voulait plus aider les stupides serpents égarés, il voulait aider sa mère, elle était malade, elle souffrait, il devait l'aider. Mais il en était encore à chercher une solution quand deux ouvriers sont arrivés du village avec un baquet de ciment tout prêt. Ils se sont accroupis près de la tombe. L'un d'eux a donné quelques coups de bêche avec nonchalance, l'autre, les ongles pleins de terre, a déposé l'urne dans la tombe : il avait l'air de tenir une boîte de fast-food à cinq yuans pleine de riz, de soja et de ragoût.

Les gens ont commencé à s'agiter.

Dans la famille de son père on s'est mis à pleurer très fort : les pleurs de l'épouse de l'oncle faisaient comme une mélodie, la tante de Didi était hors d'haleine, les pleurs de son oncle, vraiment tristes, formaient une longue plainte modulée dans les aigus. De plus en plus de gens ont fait la queue pour jeter des fleurs dans la tombe, des roses et des lis vert clair, des fleurs faites pour ça, accompagner les cendres du mort.

A ce moment les pleurs de Mei se sont amplifiés. D'une certaine façon, ils ont cassé l'atmosphère sérieuse et triste ; jusque-là les funérailles avaient été tendues, dramatiques.

Mei a crié :

— C'est vous qui l'avez tué ! Vous, la famille Zhao, vous l'avez tué !

Les tantes et les oncles l'ont entourée pour la calmer, mais Mei s'est débattue, elle a lutté, les yeux pleins de folie et de désespoir. Finalement elle s'est évanouie à côté de la tombe déjà presque fermée.

Quelques années plus tard, alors que Didi avait déjà quinze ans, il est revenu pour des vacances dans cette ville du bord de mer. Pendant son séjour, il habitait chez sa tante et a parlé avec elle de cet épisode des funérailles. Il lui a demandé abruptement :

— Elle vous a haïs à ce moment-là, n'est-ce pas ?

Sa tante était en train de préparer des raviolis, les ongles pleins de farine. Elle dégageait une odeur d'échalote et de farci au porc. Elle a hoché la tête en disant :

— Je ne sais pas. Peut-être. Elle croyait que c'était nous qui empêchions ton père d'aller la voir à Nankin. Elle était sûre que s'il était allé à Nankin avec toi, il n'aurait pas eu cet accident.

— Pourquoi papa n'y est pas allé ?

Sa tante a vaguement répondu :

— Pourquoi ? Je ne sais pas, c'est une histoire de couple.

— Alors, a demandé Didi, c'est vous qui l'avez haïe ? Est-ce que vous avez haï ma mère ?

La tante a posé les mains sur le bord du plat et après un temps de réflexion a répondu :

— Non.

Pourtant, les choses n'avaient alors pas été aussi simples. Les gens présents pensaient que Mei était devenue folle, que ses nerfs avaient lâché. Dix ans auparavant, elle avait abandonné son bébé à peine né en quittant son mari et cette petite ville où elle n'était plus jamais revenue. Et malgré cela, pendant les funérailles elle avait accusé les autres d'avoir tué

son mari – si ce n'était pas de la folie, qu'est-ce que c'était ?

Si le mari de sa tante n'avait pas été aussi égoïste, si la femme de son oncle n'avait pas été aussi revêche, peut-être Didi ne serait pas parti avec Mei. Quelques jours après les funérailles, il a vu à la préfecture une grosse femme que l'on appelait « chef » et qui s'est penchée vers lui en lui demandant :

— Avec qui veux-tu vivre ?

Il était tendu et craintif, il ne savait pas comment répondre à cette question. Sa famille était restée à l'extérieur, le laissant seul face à cette « chef » – elle était aimable mais il n'est pas parvenu à se détendre. Il a regardé à droite et à gauche, affolé, son cœur cognait aussi fort dans sa poitrine que s'il y avait eu un lapin à l'intérieur. Il a alors pensé à sa grand-mère paternelle dont on était sûr maintenant qu'elle était malade. Si elle avait été encore valide, il ne se serait même pas posé la question, alors que là, il se retrouvait dans la détresse. Comment faire ? Il se voyait, comme les stupides serpents de la tombe, face à un grand mur.

Le parfum d'orange a lentement franchi la fenêtre. Sa mère était comme un cadeau tombé du ciel. Son cœur s'est mis à battre encore plus vite quand il a murmuré ce simple mot : maman.

C'est vrai, il a dit « maman ».

Une maman qu'il n'avait jamais vue jusque-là, une maman au parfum d'orange, une maman qui avait été ceinturée de force à cause de son coup de folie lors des funérailles, une maman qui pourrait bien s'occuper de son fils mais dont il ne savait pas

vraiment si elle voulait le faire, maman, maman, maman...

Quand Didi a prononcé ce mot doux, il en a été lui-même intimidé. Il est resté dans cette pièce de la préfecture, assis sur une chaise, entendant vaguement la conversation de la « chef » avec une autre personne. Il a croisé les doigts – et s'ils n'avaient pas été aussi souples, il aurait été capable de les briser.

Enfin, au moment où il allait presque s'endormir, la porte s'est ouverte et Mei est entrée. Elle portait le même imperméable court et beige, ses chaussures couleur café, et toujours ce parfum d'orange qui émanait d'elle. Elle a marché jusqu'à lui sans aucune expression sur le visage. Elle a simplement dit :

— Viens, on s'en va.

Avant que Mei n'emène Didi, ils ont dû se rendre à l'école de la rue Hailing pour remplir les multiples formalités liées au déménagement. Ils ont rencontré l'institutrice, une jeune femme un peu grosse qui portait dans ses cheveux une pince bleue en forme de papillon.

Le menton appuyé sur le dos de la main, la mine affectée, elle faisait des efforts de réflexion mais elle ne pouvait parler de Didi à sa mère ni en bien ni en mal.

— Ce garçon n'est pas très marquant, a-t-elle dit, comme pour s'excuser de son indifférence.

Pour l'institutrice, Didi était normal : ses notes, normales, son travail, normal, sa taille et son visage, normaux eux aussi. S'il avait eu quelque

trait différent des autres, des yeux plus petits, un nez plus gros, des dents moins jolies, on aurait pu se le rappeler plus facilement. Mais non, il n'avait rien, absolument rien de particulier. Dix ans, teint clair, quatrième année, aussi calme qu'une chaise de la classe, ni bonnes ni mauvaises actions.

Soudain, l'institutrice s'est souvenue que Didi avait un surnom à l'école, un surnom déplaisant, comment était-ce déjà ? Ah oui, on l'appelait le « rat déménageur ».

— Oui, c'est ça, le « rat déménageur ».

Elle semblait surexcitée de se souvenir de ce nom bizarre. Au moins pouvait-elle raconter quelque chose sur Didi à sa mère.

Pourquoi l'appelait-on ainsi ? Simplement parce qu'il aimait beaucoup ramasser toute sorte d'objets pour les garder dans son tiroir : des petites bouteilles, des bouts de carton, des cartes de téléphone, des affiches, des stylos usagés... Une fois il avait même récupéré un ordinateur portable égaré, mais le tiroir n'était pas assez grand et il l'avait mis dans un coin de la classe. Malheureusement le sous-directeur de l'école l'avait trouvé et le prix de la propriété avait été retiré à la classe pour une semaine. Par deux fois, l'institutrice en avait parlé avec lui : Didi était d'accord pour modifier son comportement mais ça ne changeait rien.

— C'est une passion, une manie malade – en tout cas, peut-être que pour les médecins c'est une maladie.

La tête penchée, la jeune institutrice a prudemment regardé Mei, elle craignait, avec ce mot de



« maladie », de faire peur à une mère. Il est vrai que personne n'aimerait avoir un enfant bizarre.

Mei a été très polie, elle a serré la main de l'institutrice en souriant ; elle n'a fait aucun commentaire sur les problèmes de son fils, elle ne semblait même pas inquiète.

Quand Mei a été partie, l'institutrice a poussé un grand soupir de soulagement, elle s'est adressée à ses collègues en tripotant sa pince en forme de papillon :

— Pas facile de discuter avec elle, on dirait qu'elle ne s'intéresse pas à son fils.

Un peu plus tard elle a repris mais pour elle-même : « Mais elle a bon caractère, et puis son ton et sa voix sont très particuliers, je me demande ce qu'elle fait dans la vie. »

Plus tard, quand Didi est monté dans le train avec Mei, il a longuement observé une villageoise qui allaitait son bébé. Le sein mis à nu était gonflé comme le sommet d'une montagne, le lait jaillissait comme la matière d'un volcan en éruption, mais le nouveau-né n'était pas capable d'avaler et toussait en continu. La femme a été obligée d'enlever le sein de la bouche du bébé et d'ouvrir la fenêtre pour évacuer le trop-plein de lait pendant que le train continuait de rouler. Elle a saisi le mamelon – brun et de la taille d'une noix – entre l'index et le médium, et l'a serré. Pfuut, le liquide blanc a jailli par la fenêtre, s'étirant en un filet épais comme un jonc. Une bonne odeur du lait sucré s'est répandue dans le compartiment, aussi forte que si le laitier du quartier avait renversé une de ses bouteilles.

Quand cette femme a tourné la tête, elle a surpris le regard de Didi fixé sur ses seins ; elle semblait intimidée et lui souriait un peu naïvement, puis elle n'a pas prêté plus d'attention à ce regard et a remis le sein dans la bouche du bébé.

Didi a réfléchi à la possibilité d'écrire un texte décrivant une mère en train d'allaiter. Comment pourrait-il parler des seins de cette mère ? Ils étaient gros et blancs, mais quelles comparaisons trouver ?

Un de ses camarades de classe avait un jour écrit un texte où il était question de la bouche de la plus jolie fille de sa classe. Le texte disait : *Quand Yonghe se fâche, sa bouche se fronce et devient comme une fraise très mûre*. Le professeur de littérature avait souligné cette phrase en rouge en ajoutant ces mots dans la marge : *La comparaison est inconvenante, la connotation sexuelle est trop forte*.

Le texte de son camarade avait circulé dans toute la classe. On comprenait vaguement l'appréciation du professeur mais on ne pouvait pas bien l'expliquer, on la comprenait à demi-mot, on n'avait que l'intuition de son sens, c'était ça qui excitait tout le monde.

Didi a fait une moue involontaire. Il ne savait pas si sa mère l'avait allaité comme ça quand il était bébé.

Mei était très absorbée par la revue qu'elle lisait. Elle était loin d'imaginer ce que Didi pensait en cet instant. A peine installée dans le train, elle s'était enfermée dans sa lecture, elle en avait presque oublié qu'elle avait un fils de dix ans à ses côtés.

Didi et Mei allaient devoir s'adapter à cette nouvelle vie à deux, difficile et inconnue – tous deux avaient encore beaucoup de chemin à parcourir, au moins autant que de la Terre à la Lune.